380. Paris, Jeudi 21 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Discours du for intérieur, Gouvernement Adolphe Thiers, Politique (France), Politique (Internationale), Relation François-Dorothée (Dispute), Santé (enfants Benckendorff), Vie domestique (Dorothée)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-05-21
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Incipit

- il paraît qu'ils se sont dit beaucoup de choses obligeantes, et plus encore de choses aigres.
- J'ai eu hier matin une longue lettre d'Appony. Il a eu enfin une longue conférence avec Thiers

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 440/144-145

Information générales

LangueFrançais
Cote1042/1043/1044, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
380. Paris jeudi le 21 mai 1840

J'ai eu hier matin une longue visite d'Appony. Il a eu enfin une longue conférence avec Thiers, il parait qu'ils se sont dit beaucoup de choses obligeantes, et plus encore de choses aigres. Ainsi sur la question d'Ancône.
"- Si j'avais été ministre jamais la France n'aurait rendu Ancône.
- En ce cas vous aurez eu la guerre.
- La guerre ? Vous n'auriez pas où la faire.
- Comme nous ne voulons pas nous brouiller, finissons cet entretien."
Voilà un spécimen de la désobligeance. Voici pour les politesses. " Le prince Metternich est certainement le premier homme d'état en Europe. Il n'a surement pas pas besoin de mon suffrage, mais enfin je reconnais tout son mérite."
Le Roi a parlé à Appony de la translation des restes comme d'un acte de son invention. "Tôt ou tard, cela aurait été arrachée par les pétitions. J'ai mieux aimé octroyer. Il n'y a pas de danger ; la famille est sans importance. Le discours de M. de Rémusat n'a pas le sens commun je lui ai demandé ce que voulait dire sa dernière phrase, la comparaison de la gloire avec la liberté. Il m'a répondu qu'au fond il n'en savait rien, mais que cela avait fait un bel effet."
Croyez ou ne croyez pas, comme il vous plaira. Appony n'a pas inventé. Le temps est au froid. Pas de promenade au bois. J'ai dîné chez mon ambassadeur. plus de 30 personnes, toute la société blanche. Le soir il est venu chez moi, cela a été court, car je n'étais sortie de chez lui qu'après 10 heures.
J'attends ma lettre ce matin sans palpitation, avec impatience, avec joie, car elle sera bonne, elles seront toujours bonnes, n'est-ce pas ?
J'ai un chagrin de ménage. depuis l'assassinat de lord William Russell je n'ai plus foules qu'Eu génie reçût son mari chez moi. Le mari s'est fâché et me reprend sa femme, et je l'aimais beaucoup, car elle est jolie et alerte, & intelligente. Je cherche ; je veux de l'esprit, une jolie figure et pas de mari.
M. de Noailles, qui était hier mon voisin à dîner me dit que M. de Lamartine veut parler, contre la proposition du retour de Napoléon et qu'il s'arrange avec M. Garnier Pagès qui parlerait contre aussi dans ce cas, Berryer s'en mêle. Mais il est vraisemblable qu'on fera comme pour la loi de dotation en sens inverse. Vote silencieux. Logiquement et légalement on soutient que la loi contre la famille doit être reportée du moment qu'on réhabilite le chef. Quitte à faire une nouvelle loi qui les exile pour leurs méfaits. Ce qui est sûr c'est qu'on n'évitera pas du parlage sur ce point. midi Voici votre lettre bonne tendre, mais puisque vous avez continué le sujet, moi aussi je me force de revenir pour me défendre. Encore une fois voici vos paroles.
Mercredi 6 mai. " Alexandre a eu hier un accident, rien de grave & & dans deux ou trois jours il n'y paraîtra plus. "Vendredi 8 Mai. " Alexandre continue à aller mieux, c'est-à-dire qu'il va bien Samedi 9 mai. Alexandre va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir." Voilà les nouvelles reçues de vous aux deux premières,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/368

croyance implicite. A la troisième, étonnement car Cumming disait ce que je vous ai mandé, et le silence total d'Alexandre confirmait plutôt Cumming que vous. Vous voyez bien que jusqu'à lundi 11 où je reçois votre lettre de Samedi à celle de Cumming, il n'y avait pas de quoi songer à partir je dis songer raisonnablement, car j'y avais bien songé dès la première minute et vous retrouverez surement cela dans ma première lettre après avoir appris l'accident. Et là c'était pour vous que j'allais, avec l'accident pour prétexte. Il n'y avait que votre phrase "dans deux ou trois jours il n'y paraîtra plus" qui me tenait perplexe, car je pouvais me croiser avec lui en route et le manquer. Lundi donc en recevant les deux lettres contradictoires, j'ai cru Cumming. Mon angoisse est devenue horrible, j'ai fait à la hâte mes préparatifs de voyage. J'y allais en dépit de vous, oui en dépit de vous ; et regardez-y bien, j'ai raison de dire cela. "Je suppose qu'il ne tardera pas à partir " était m'engager indirectement à rester. Vous ignoriez l'état où était mon fils et j'étais blessée de cette négligence ; ou le sachant, vous vouliez m'empêcher d'arriver en me disant "il ne tardera pas a partir". Et voici ce que j'ai cru : tout ces embarras diplomatiques vous ont amené à penser qu'en effet il serait plus commode pour vous que je ne vinsse pas. Je ne doutais pas de votre droit mais je pouvais croire à un excès de prudence, et c'est ainsi que j'avais fini par traduire votre phrase ; vous en retrouvez des traces dans la question que je crois vous avoir adressée il y a deux ou trois jours. Si je me suis expliquée clairement, il est impossible que vous ne me donniez pas raison et j'ai trouvé confirmation de mes conjectures dans l'absence totale de plaisir ou de regret lorsque vous avez su que je venais & puis que je ne venais plus. Je courrais donc vers mon fils, vers mon seul enfant, mon fils en danger ! Je songeais bien, je songeais beaucoup au bonheur de me retrouver auprès de vous, mais votre réserve, votre manière détournée de m'empêcher de venir me glaçait un peu. Dites ? Y a-t-il tant d'injustice à avoir cru entrevoir cela ? Je vous ai tout dit. Si cela n'est pas clair c'est que je n'ai pas su le rendre tel, mais j'ai compris comme cela, absolument comme cela. Voilà donc partie du 11 et tout le 12 employés à des préparatifs fatigants, odieux, car vous ne savez pas tout ce que j'avais à faire. Trouver un courrier pas un de mes gens ne pouvait aller avec moi, ils ne savent pas un mot d'Anglais ! Trouver quelqu'un pour m'accompagner dans ma voiture. Arranger ce que je laisse, ce que j'emporte. Pas un petit détail, pas un embarras m'a été épargné par personne. Je tombais de lassitude, je tremblais pour mon fils, j'avais la fièvre, ah quelles horribles journées ! Enfin mercredi 13, je reçois la première lettre de mon fils et une excellente, détaillée de Burkhausen, qui me rassurent complètement. C'est en devenant tranquille que j'ai reconnu toute ma faiblesse. L'inquiétude me soutenais. le calme de cœur m'a enlevé toutes mes forces factices et dans cet état j'aspirais à un peu de repos. J'ai remis mon départ de 4 jours, pour avoir les réponses d'Alexandre. Je subordonnais mes mouvements à ses volontés. C'était parfaitement naturel, parfaitement juste. Avant même sa réponse à ma demande, il m'a supplié de ne pas venir, de l'attendre, parce qu'il ne tarderait pas à partir. Et hier il me mande qu'il sera certainement ici le 26, pour y passer quinze jours Auprès de moi. Eh bien, dites-moi ; ai-je eu tort ? Aussi tort que vous le dites ? Vous m'expliquez votre réserve, c'est un peu trop subtil. Vous êtes trop fier avec moi ; ce qu'il faut être, c'est franc, toujours franc. Je comprends un peu votre réserve. Et bien moi, comprenez-moi, aussi. Lorsque j'ai tremblé pour mon fils je n'osais presque pas m'avouer qu'à côté de mes angoisses il y avait un plaisir, que j'allais vous revoir ! C'était dans le fond de mon cœur, mais caché ; je réprimais la joie. Elle me semblait un péché, un péché dont Dieu allait me punir. Il me semblait que dans ce moment je ne devais être que mère, n'avoir qu'une pensée, un vœux. Vous le savez bien, il y a des contradictions dans le cœur… ce

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/368

n’est pas exactement ce que je veux dire. Je crois, et cela vous ne le savez pas, que j’ai l’esprit faible ; quand un malheur m’atteint ou me menace, il me semble que j’ai à expier ; qu’en me châtiant j’obtiendrai mieux grâce ; qu’en ne pensant qu’à Dieu, et à l’être cher pour qui je tremble, Dieu viendra à mon aide. J’écartais votre image, et elle était cependant toujours là, comme je vous dis dans le fond, tout-à-fait le fond de mon cœur. Je ne vous ai rien dit alors je ne sais rien vous dire de direct ; je ne vous ai parlé que de mon fils. Vous en avez été blessé, et voilà où nous nous sommes mutuellement mépris depuis le moment où je n’ai plus tremblé, n’avez-vous pas vu ce que je tenais si caché se faire jour de nouveau avec passion ? Ne m’avez- vous pas vu trembler de nouveau mais pour un bien autre intérêt ! Le doute était venue, les tulipes me dérangeaient. Que sais-je ? Sait-on tout ce qui vient à l’esprit ? Je répète avec vous. Que d’agitations insensées ; que de peines absurdes ! Allons, c’est fini. Adieu et adieu répété tant que vous voudrez. Ah si vous étiez là ! Quelle froide chose que du papier pour répéter un Adieu pareil.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 380. Paris, Jeudi 21 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-05-21.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/368

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLe jeudi 21 mai 1840
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationLondres (Angleterre)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024